

M. ERNEST D'AURAY

(Voir portrait, p. 610)

A Montréal, le 17 octobre dernier, a été inhumé avec pompe un brave et bon garçon qui n'avait pas demandé autant d'honneurs quoiqu'il les méritât richement. C'était Ernest D'Auray, mort brusquement, sous les yeux de centaines d'amis et d'obligés dont j'ai entendu les gémissements ; il me semble que le MONDE ILLUSTRÉ lui doit une page de souvenir, afin d'empêcher l'oubli de passer par dessus ce nom qui fut aimé à juste titre. Il a déployé, dans une humble condition, des qualités et des vertus qui rendraient fière n'importe quelle famille plus haut placée.

La famille D'Auray est venue des environs de la Rochelle s'établir au Canada, il y a deux cent vingt-cinq ou trente ans, et nous la suivons, de père en fils, jusqu'au temps présent. Ernest, qui fait l'objet de cet article, naquit au Côteau-du-Lac, en 1854, fils de Jean-Baptiste D'Auray, anciennement employé de la manufacture de chaussures Séguin et Lalime, de Saint-Hyacinthe. Il laisse sa mère, âgée de soixante-treize ans, une sœur et quatre frères : Téléphore, Louis, Aimé, Denis D'Auray, tous entourés de nombreux amis. Téléphore, ancien zouave pontifical, est artiste-peintre à Montréal ; Louis, du département de l'Agriculture à Ottawa, maître de chapelle, organiste de l'église irlandaise Sainte-Brigitte de la même ville, est, depuis vingt-quatre ans, le musicien, l'organisateur, le chanteur qui relève nos réunions d'éclat ; Aimé, comptable de la compagnie de steamers océaniques Reford et Thompson ; Denis, peintre-décorateur, de Cohoes, (N.-Y.)

Leur unique sœur est mariée à M. C. Durocher de la maison Rice & Cie., de Montréal, photographes. M. Durocher a été zouave pontifical.

Madame Richelieu, tante d'Ernest, lui survit, après l'avoir eu près d'elle durant toute la vie du regretté défunt. Elle a été récompensée de ce dévouement par l'affection constante que lui témoigna son pupille.

Ernest avait treize ans lorsqu'il commença son apprentissage de boucher sous M. Edouard Richelieu, des mieux notés, depuis longtemps, à Montréal. Quelques années plus tard, M.

Richelieu étant décédé, il prit la succession à son compte avec le fils de son défunt patron, et devint chef de l'Étal du marché Bonsecours si largement achalandé sous le nom *Ernest Dauray*.

L'étude des livres ne l'avait pas gâté. Il resta cependant pas dans l'ignorance. Sa bibliothèque à lui, c'était l'ensemble de ce qui lui passait sous les yeux, le menu aussi bien que les grands faits qui attirent l'attention des individus doués de clairvoyance, d'initiative et d'un tempérament impressionnable. Il a fait bon usage de ces facultés maitresses et, sans jamais prétendre à trop embrasser, il a su être le premier parmi ses pairs. Ceux qui

étaient plus grands que lui, ont connu par son exemple, que l'on a souvent besoin d'un plus petit que soi. Je le vois encore, disant à tout venant : "Aidez-vous, mon ami, le Ciel vous aidera, et vous pourrez aider les autres." C'était un grand charitable, avec de l'ordre et de la vaillance autant que l'on puisse en désirer chez aucun homme du monde.

Il possédait à la fois l'art de gagner de l'argent et le secret si difficile de le dépenser à propos, ce qui ne l'a pas empêché de laisser derrière lui une jolie somme, pour une personne aussi généreuse qu'il l'était. En affaire, il se tenait toujours prêt à rencontrer ses obligations ; en charités, complaisances et services de tous genres, il semblait inépuisable. Sa bonne humeur, sa physiologie ouverte, son accueil sympathique, l'originalité de ses observations sur le monde et les choses, le distinguaient du commun des mortels — on se tournait vers lui comme d'instinct, aimantés par sa bonne nature, aussi pouvons-nous affirmer que sa disparition a créé un vide tout à fait douloureux dans le cercle étendu de ses connaissances. Cela explique le concours solennel de citoyens qui le conduisirent à sa dernière demeure.

Avec des goûts d'artiste, comme ses frères il combinait des calculs toujours précis en affrontant la vie réelle. Assez bon musicien pour jouir d'un morceau convenablement exécuté, chanteur agréable, organisateur des mille petites choses que nous aimons à voir naître et se maintenir afin d'égayer la vie ou aider le prochain, son appui moral, son argent, son esprit étaient à la disposition de toutes les œuvres de mérite et de bienveillance.

"Ernest", ainsi qu'on le désignait de préférence, était l'âme remuante du marché Bonsecours. Les gens affluaient à son étal, à cause de lui — et il vendait aussi facilement que s'il eut donné sa marchandise en pur don — ce qui était bien le cas très souvent, les pauvres le savent et s'en souviennent. Parmi ses pratiques et ses fournisseurs, ils y en avaient qui dataient de vingt-six ans.

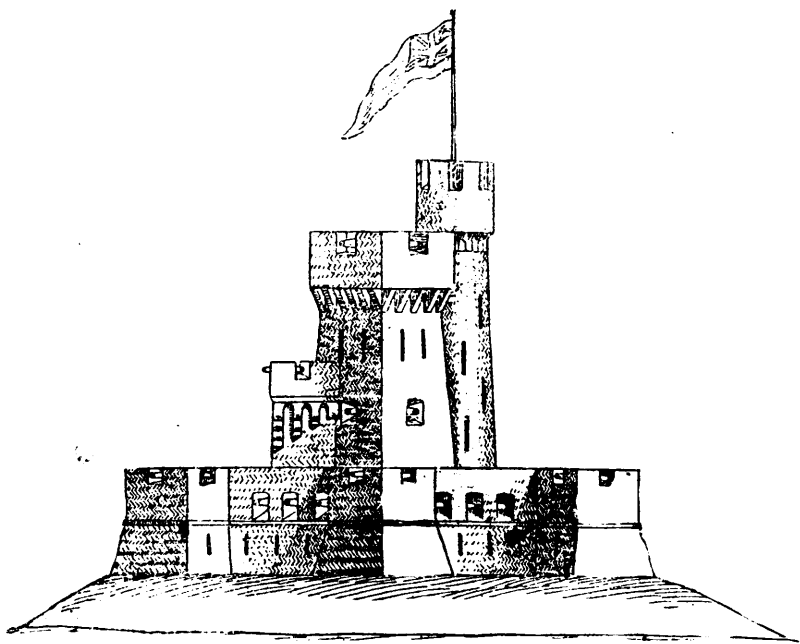
En dehors des heures où la foule se presse aux bancs des bouchers, si quelqu'un voulait rire ou se reposer, s'entretenir des agissements d'une société utile, ou causer des fluctuations du commerce, il allait voir Ernest.

Vous dire le deuil que sa mort a jeté dans le milieu dont je parle, ce serait peindre une désolation générale. Toutes les classes de la division Est, ouvriers, financiers, médecins, entrepreneurs, notaires, avocats, juges, avaient su l'apprécier et on les a vus figurer en grand nombre à la suite du corbillard qui transportait ses restes inanimés à l'église du Sacré-Cœur.

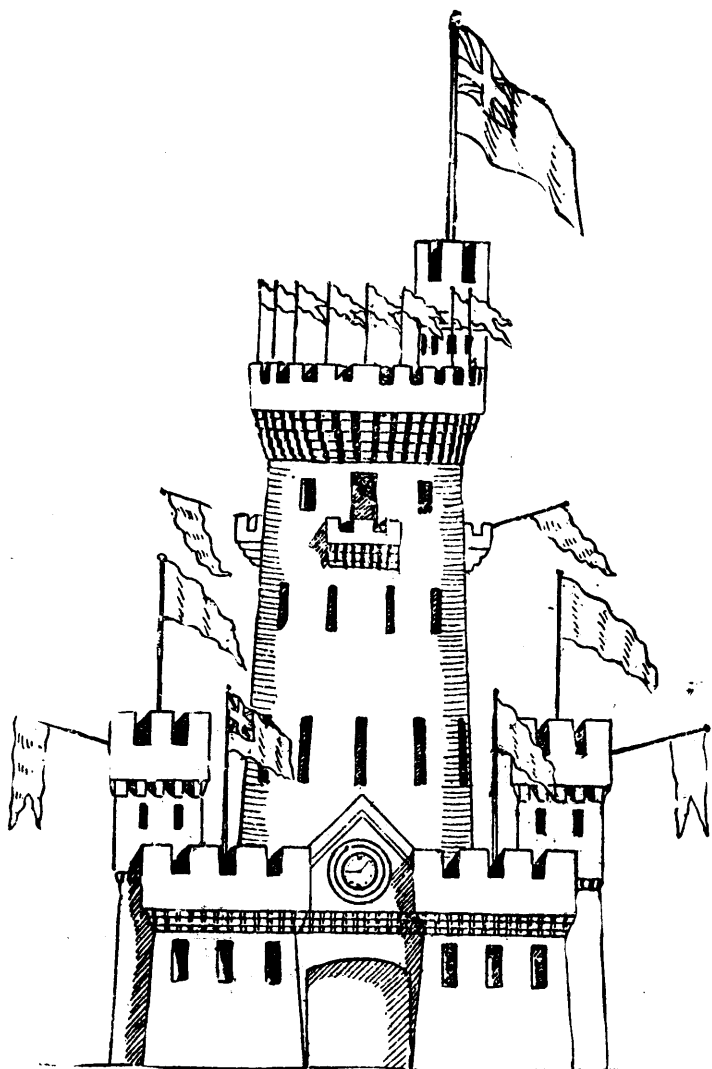
J'ai entendu dire que, plus d'une fois, en découvrant ce qu'il avait fait pour secourir des nécessiteux — surtout des veuves et des orphelins — les gens se disaient entre eux : "C'est un vrai Saint-Vincent de Paul."

Citons un petit trait, tout petit, qui donne une idée de ce caractère. Quand un aveugle ou un infirme quelconque lui offrait des porte-plumes ou des crayons, il faisait emplette dans la mesure de cinq ou dix sous, déposait son achat dans une boîte et, plus tard, y puisant à poignée, en faisait la distribution aux enfants des écoles trop pauvres pour s'approvisionner à même leurs propres ressources. Plus en grand, il savait agir à propos, mais sans ostentation. Que de maux il a consolés ! Pour peu qu'il ait besoin de prières, je pense qu'il en aura suffisamment.

C'était un ouvrier intelligent, honnête au suprême degré, travailleur comme une abeille, affectueux, recherchant les hommes de cœur, enfant du peuple ne visant qu'à bien faire et trouvant déjà sa récompense ici-bas dans



TOUR MILITAIRE DE GLACE ÉRIGÉE SUR LE MARCHÉ ST-PIERRE, ST-SAUVEUR



CHATEAU DE NEIGE, COIN DES RUES ST-JOSEPH ET DE LA COURONNE